

Chronique

J'adore les play-off

J'en ai vu qu'une fois la Coupe Stanley. C'était le 25 juin 2010, le jour où j'ai été repêché par les Islanders de New York, à Los Angeles. Depuis, ce trophée est devenu une obsession: j'ai la furieuse envie de le soulever et que mon nom y soit gravé. Pas pour faire le malin, mais pour pouvoir ressentir les émotions que le moment procure. J'ai parlé avec plein de gars qui ont vécu cet instant. Mark Streit, Eric Staal (mon coéquipier chez le Wild) Anze Kopitar et Zdeno Chara (avec qui j'avais joué la dernière Coupe du monde sous le maillot de l'équipe européenne) m'ont tous tenu le même discours. C'est magique et cela procure un sentiment d'accomplissement. Quand on est hockeyeur, on ne peut pas ambitionner de remporter quelque chose de plus étincelant que cette Coupe.

Le plus dur, bien sûr, c'est de parvenir à ses fins. Le calcul est simple, il faut gagner seize matches. Le problème, c'est que le calcul est le même pour les seize équipes qualifiées.

À ce stade, et c'est génial, il n'y a pas de favori même si quelques formations, comme Pittsburgh et Nashville, paraissent mieux armées que les autres cette année. Tout le monde a une chance d'aller au bout. Souvenez-vous du destin de Boston en 2011: les Bruins avaient égalisé dans le septième match du premier tour contre le Canadien de Montréal après avoir sorti leur gardien, avaient obtenu la qualification dans la prolongation et étaient devenus champions un mois plus tard. Alors, oui, tout est possible.

J'adore les play-off. D'un jour à l'autre, tout change. Dans la rue, on sent que les gens sont plus excités. Dans les patinoires, la foule est déchaînée, passionnée et bruyante. Devant les stades, dans un sacré tintamarre, des dizaines de milliers de personnes qui n'ont pas obtenu de billets suivent les matches sur des écrans géants. Toute cette folie, que l'on joue à l'extérieur ou à domicile, accroît ma motivation. L'adrénaline monte. Je me dis qu'on est en mission, qu'on n'a pas le droit de décevoir toutes ces personnes qui croient en nous.

Cette atmosphère particulière produit des effets sur le jeu. Nous sommes sensibles à ce déferlement d'émotions. Tout d'un coup, le niveau prend l'ascenseur, l'intensité s'amplifie et la vitesse augmente. La saison régulière, c'est chouette, mais c'est long: on joue pour se hisser dans les séries printanières. Une fois qu'on y est et qu'on les vit, comme c'est mon cas actuellement contre Winnipeg, on bascule dans une autre dimension. On bataille pour ces seize fameuses victoires et pour cette Coupe de tous les fantasmes.

Et on se dit, moi le premier: et si cette année c'était nous?

Nino Niederreiter Hockeyeur en NHL



Andy Mueller/Freshfocus

Cette chronique est assurée en alternance par Thabo Sefolosa, Nino Niederreiter, Fanny Smith, Tom Lüthi et Yann Sommer

Décryptage

Pour freiner, tapez BB + et BBA +10

● Principal outil du pilote, le volant est un objet complexe que les écuries révèlent très rarement. Voici un aperçu avec le modèle de l'Anglais Lewis Hamilton, en 2015.

BRICE CHENEVAL
brice.cheneval@lematindimanche.ch

Le volant d'une formule 1 fait partie des objets dont on entend souvent parler, mais qu'on voit rarement. Question de confidentialité: les écuries tenant absolument à être à la pointe de l'innovation, elles ne souhaitent pas dévoiler publiquement leurs dernières merveilles. Au cas où un concurrent s'en inspirerait. Le fait est que chaque volant diffère, en fonction du pilote, de l'écurie et de la saison. Il est donc très compliqué - voire mission impossible - de se procurer les tout derniers modèles. Si ce renouveau déroute les curieux, il met également à l'épreuve la capacité d'adaptation des pilotes.

«À chaque nouveau volant, j'ai une photo avec le récapitulatif de tous les boutons et je les apprends le soir, nous expliquait le Genevois Romain Grosjean, de l'équipe Haas. Pour un pilote expérimenté, cela prend une petite semaine pour tout apprendre. Et puis entre les séances de simulateur, les essais et les grands prix, on arrive assez rapidement à maîtriser l'outil.»

Histoire d'avoir un aperçu, voici le modèle de la Mercedes AMG F1 W07, utilisé en 2015 par l'Anglais Lewis Hamilton, quadruple champion du monde.



L'histoire de la semaine

Un ironman dans chaque canton

Parcourir la Suisse en disputant un ironman dans chaque canton: telle est l'idée masochiste sortie de l'esprit de Dimitri Egger, 29 ans. À première vue, celle-ci paraît saugrenue, pour ne pas dire un brin absurde, mais elle est en réalité parfaitement sensée. Car, si ce Vaudois s'élance dans le premier chapitre de cette aventure ce dimanche matin, à 6 h tapantes, depuis le ponton de la Pointe-à-la-Bise de Coligny (GE), ce n'est pas pour rien. En filigrane se joue en effet quelque chose de bien plus important que cet enchaînement de 3,8 km de natation, 180 km de vélo et 42 km de course à pied: la lutte contre le cancer.

Son papa étant récemment décédé de cette maladie, celui qui préside l'Association Cause Toujours n'a pas hésité à se lancer la tête la première dans ce défi insolite, avec, comme priorité, de le lier à une cause d'intérêt public. Non, il ne voulait

pas passer pour un énième fou qui va au bout de lui-même dans le seul objectif de voir son nom et sa tête dans le journal. «Disputer autant d'épreuves sans objectif précis n'aurait aucun sens à mes yeux, confirme-t-il. Je tenais donc à lancer une collecte de fonds en parallèle à cette aventure sportive, histoire que ce challenge ait une véritable raison d'être. Ainsi, tout l'argent réuni ira en faveur de la Ligue suisse contre le cancer.»

S'il espère que des dons importants suivront son projet, Dimitri Egger souligne aussi qu'il apprécierait que des gens se joignent à lui au fil de son «Dimitriathlon». Soit en se jetant à l'eau, soit en se mettant en selle, soit en chaussant des baskets. Voire les trois en même temps!

Le futur trentenaire ne cache pas rêver parfois d'un destin similaire à celui de Forrest Gump, qui, après être parti seul, a finalement arpenté son pays avec une meute de personnes à ses côtés.

«Ce serait une belle chose, un élément encore plus motivant, mais je pars du principe que je serai seul à chaque fois», glisse-t-il néanmoins.

Après l'étape genevoise de ce 15 avril, qui devrait s'achever aux alentours de 20 h au pied du jet d'eau, le Vaudois filera à Neuchâtel le 6 mai, puis du côté de Saint-Gall trois semaines plus tard. La suite du calendrier reste à définir, notamment car l'intéressé doit jongler avec son travail, la météo et les contraintes physiques qu'impose la répétition des «ironmen». Lui qui n'a disputé «que» deux fois celui de Zurich part dans l'inconnu, puisqu'il devra en enchaîner plus de vingt en une année. «Le timing est serré, mais j'ai vraiment envie d'aller au bout des choses», martèle-t-il. Avant d'ajouter, ironique: «Et puis n'oubliez pas que je suis un petit joueur, puisque les demi-cantons seront réunis en un seul. Ça m'en fera trois de moins à parcourir.» ARNAUD CERUTTI